



L'HISTOIRE de la semaine

DOTE DE 25 000 EUROS, LE PRIX JEAN-FREUSTIÉ A ÉTÉ DÉCERNÉ À FRANCK MAUBERT. IL REJOINT AU PALMARES JEAN-PAUL KAUFFMANN, JEAN-ROLIN ET OLIVIER FRÉBOURG.

Distinction

«J'ai tout de suite aimé cette maison au bord de la rivière et je l'ai choisie pour sa proximité immédiate de l'eau.» C'est sur ces mots que s'ouvre L'eau qui passe de Franck Maubert, récompensé mardi par le prix Jean-Freustié,

Franck Maubert, Prix Jean-Freustié

qui lui a été décerné au premier tour. D'une plume délicate et enchanteresse, Maubert (soixante-trois ans) revient sur son enfance passée dans la campagne toulousaine. Dans *Le Figaro littéraire* du 25 octobre 2018, Anthony Palou (juré du prix) écrivait : «La

douceur des mots, l'élégance de la forme n'ont d'égaux que la brutalité de l'histoire, que l'apreté du fond.» Le jury du prix, constitué, entre autres, de Frédéric Vitoux (à l'origine du prix avec son épouse, Nicole), de Charles Dantzig, de Yann Queffelec et de

notre collaborateur Eric Neuhoff, a accordé quatre voix à L'Amérique derrière moi d'Erwan Desplanques (l'Olivier). Maubert succède à Dominique Barbès et empêche la nouvelle dotation de 25 000 euros.

THIERRY CLERMONT

Emmanuel Godo, poète corps et âme

ENTRETIEN Auteur d'essais sur Nerval, Claudel, Bloy, il publie un premier recueil de poèmes et un livre sur la joie qui s'insurge contre les petits bonheurs au nom d'une haute vision de l'homme et de la littérature.

PROPOS RECUEILLIS PAR
ASTRID DE LARMINAT
adelarminat@lefigaro.fr

LE FIGARO - Pourquoi avez-vous écrit ce livre sur la joie ?
Emmanuel **GODO** - Après *Ne fais pas ta tristesse*, paru en 2017, c'est le deuxième volet d'un travail qui s'appuie sur un matériau autobiographique pour essayer de dégaucher les lignes de force d'une vie, de toute vie. Qu'est-ce que ça veut dire d'être homme, surtout dans une société qui nous excentre, nous standardise ? Le titre du livre, *Mais quel visage a ta joie ?*, est un vers tiré de mon recueil de poèmes. J'ai voulu comprendre ce que voulait dire ce vers, le déplier par un texte en prose. Car nos mots disent toujours plus que ce que nous sommes conscients d'y mettre. Ce que nous écrivons est plus grand que nous, dit le poète Lionel Ray. Écrire, c'est chercher. Lire également. C'est pourquoi on ne commence pas un livre en étant sûr que l'on a raison d'être ce qu'on est. Écrire, lire, c'est repar-tir d'un doute.

Pourquoi Claudel, sur lequel vous avez écrit un essai, vous a-t-il réveillé à la joie ?
L'œuvre de Claudel est un antidote au désenchantement et à la peur. Comme toute véritable œuvre, elle «œuvre» en celui qui la lit, travaille à faire se lever en lui des forces en sommeil. La joie claudélienne vient de la conviction que nous n'en avons jamais fini de naître. Il nous rappelle que le mot «nature» veut dire naissance, que la nature est un monde

en gestation perpétuelle. Et que tout à sa place, y compris nos errements, dans le poème que compose notre existence, que tout y concourt à notre salut.

«*Sa joie, Claudel vous la gueule à l'oreille comme un homme qui sait que les anges, dans leur étreinte, sont toujours un peu rustres*», écrivez-vous. **Que voulez-vous dire ?**
Pas de joliesse, chez Claudel, pas de morale en patch ou de zénitisme en tiane. Il m'a permis de comprendre que la joie n'est pas les petits bonheurs, les petits plaisirs. Pas le bien-être et surtout pas le confort bien mérité qu'on s'accorde après le labeur, ni la satisfaction. Pas non plus la joie qui découle d'un détachement ou d'une fausse sagesse pour une humanité en mie de pain. Non ! La joie peut s'arrimer à la colère, une saine colère qui croit que nous sommes faits pour les grands sentiments, l'honneur, le devoir, la grande vertu chrétienne de pauvreté. Ma joie s'insurge contre les mensonges d'un monde abominablement étriqué qui ne se laisse pas interroger, qui réduit la vie à des satisfactions minuscules alors qu'on ne peut vivre sans inconnu devant soi, comme dit René Char.

Selon vous, la joie se conquiert de haute lutte. Comment ?
Certains poètes de la joie nous proposent une joie émasculée. Je dis non. La joie se conquiert par un corps à corps avec nos petitesness, nos doutes, nos révoltes. La mélancolie est une épreuve nécessaire à la vraie joie parce qu'elle nous déleste des joies superficielles et du superflu, qui est en général ce



que nous croyions nécessaire. Il faut lire les grands désespérés comme Huysmans car ils ne mentent pas. Ils «éprouvent» les réponses que nous avons apportées à la question du sens de la vie. Il faut redire que la douleur est un des leviers les plus puissants pour redonner vie à nos âmes. Alors, oui, la joie qui nous saisit par moments est une victoire. On la reconnaît à ce qu'elle prend tout à bras-le-corps, dans un mouvement de gratitude qui nous dépasse et s'adresse à ce plus grand que tout

Selon Emmanuel Godo : «Il faut redire que la douleur est un des leviers les plus puissants pour redonner vie à nos âmes.»
S. SORIANO / LE FIGARO

certains nomment Dieu. C'est le «tout est grâce» du curé de campagne de Bernanos.

Vous vous insurgez contre les simulacres éthiques et esthétiques. Comment reconnaît-on une vraie œuvre littéraire ?

Il y a des livres qui nous rapetissent, nous étriquent, ou nous laissent inchangés, confortés dans notre périmètre, qui nous confirment dans ce que nous croyons savoir. Et il y a des livres qui nous désarment et nous désorientent pour nous rappeler à notre devoir : faire lever en nous la plus haute allégresse. Claudel, Dante, Tchekhov, Shakespeare, Dostoïevski, Rilke, pas un qui ne dise : vivez chichement et tout ira bien, vous passerez entre les gouttes. Pour distinguer une œuvre d'un simulacre, il suffit de se demander ce qu'on pourrait apporter devant la tombe de ses parents : un Mickey qui fait un doigt d'honneur, comme j'en ai vu à Art Up ! à Lille l'autre jour ? Non. Un poème de Reverdy, oui. Lorsqu'on a lu Reverdy, on tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant de monter sur une tribune pour commenter le monde en enfantant des perles.

Comment avez-vous commencé à écrire de la poésie ?

La poésie m'est venue de nuit, quand j'avais onze ans, après la mort de mon père. En rêve mais dans un état de semi-conscience, je voyais des phrases lumineuses se détacher et j'étais bouleversé par leur beauté. C'était un tel enchantement que j'ai fini par les noter dans des carnets au matin. De cette expérience, j'ai gardé la conviction qu'il y a deux sortes d'écriture, l'une diurne, qui est une activité parmi d'autres, et l'autre, nocturne, qui s'obstine à tendre l'arc des mots vers l'indicible, à croire qu'il est possible de dérober une part, même infime, du feu des nuits. Adolescent, j'ai poursuivi cette expérience en écrivant des poèmes et n'ai plus jamais cessé. Même mes essais littéraires étaient irrigués par la rivière souterraine de la poésie. Parce que la poésie, c'est une manière d'empoigner l'existence, de mettre tout son être en état d'alerte maximale. La poésie ramasse ce qui n'intéresse personne, ce qui n'a pas de lustre, pas d'utilité, le vieil homme qui dit à sa femme «ne prends pas froid», comme dans le vers de Léo Ferré. Elle nous rappelle que la vie est patience, labeur, aventure, silence,

discrétion, gratuité, tout le contraire de ce que la société adulte.

Concrètement, ça veut dire quoi, vivre en poète ?
Lorsque arrive mon tramway de 5h22, si je me dis, ah enfin, le voilà, sinon, j'aurais manqué mon train de 5h51, je suis dans une relation utilitaire. Mais les matins où je suis poète, je vois tout autrement cette grosse machine, avec ses yeux de lumière, qui avance comme un chien lourd, enveloppée de nuit, dans le brouillard. Le tramway m'emmène quelque part, me dis-je. Bien sûr, il m'emmène travailler, c'est prosaïque. Je peux imaginer aussi que je vais rencontrer quelqu'un dans le tram, c'est romanesque. Le poète, lui, est bouleversé par la présence du train. Ça grince, c'est lent, c'est lourd et tout à coup, je le vois comme transfiguré. Il m'emmène quelque part.

Vous évoquez le rôle des phrases qui soudain se détachent de la page d'un livre, nous foudroient.
Ces paroles nous appellent. Elles sont comme les clés de nos âmes. Elles en savent plus long que nous sur ce que cherche notre vie. Elles révèlent qui nous sommes sans le savoir. Pourquoi sommes-nous tristes souvent ? Parce que nous sommes en retard. En retard vis-à-vis de nous-mêmes. La tristesse est le marqueur d'un décalage entre ce que nous sommes et ce que nous sommes appelés à être, qui est déjà là, en gestation et nous attend.

Comment cultiver l'«état de disponibilité poétique» ?
Cela demande une vigilance et la capacité de fermer souverainement les yeux, comme dit René Char, pour rester capable de suivre le fil de notre vie intérieure. Sinon, à force d'être confronté à des pensées qui nous dégradent, à des images vulgaires, car la vulgarité, ça existe, nous nous désaccordons, comme un piano. À cet égard, les réseaux sociaux sont un immense égout à ciel ouvert. Pour s'en protéger, il faut puiser dans les grandes œuvres, fréquenter aussi des paysages vacants, ouverts, imprédictifs. Il y a des affiches qui nous invitent à faire attention à ce que nous mangeons. Mais où sont les panneaux qui nous diraient de faire attention à ce que nous écoutons, lisons, regardons, à la langue même que nous nous mettons dans la bouche ? ■

L'ANGLETERRE DE JANE AUSTEN

DU 11 AU 15 JUIN 2019

Partez sur les traces de Jane Austen

Elle aimait les robes Régence, les collines bucoliques du Hampshire et l'observation tout en finesse de ses contemporains. Celle dont on a célébré en 2017 le bicentenaire de la disparition a passé les huit dernières années de sa vie dans le village de Chawton, entre Winchester et Londres. C'est là qu'elle rédigea la majeure partie de ses œuvres matures, comme *Persuasion* et *Emma*. Nous vous proposons de partir à sa rencontre.

CIRCUIT 5 JOURS / 4 NUITS

2 950 € /pers.*
Supplément chambre individuelle 365 €

CE PRIX COMPREND :

- Transfert en vols réguliers British Airways
- Pension complète
- Hébergement : Oakley Hall Hotel 4* à Oakley / Hotel Francis - Regency 4* à Bath

*Prix sur la base d'une chambre double à partager

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS

www.lefigaro.fr/angleterre
AU 01 57 08 70 02

SOCIÉTÉ DU FIGARO - Société par Actions Simplifiée - RCS Paris 542 277 793 - IN 051 162 005

MAIS QUEL VISAGE A TA JOIE ?
D'Emmanuel Godo, Salvator, 190p., 18 €.

JE N'AI JAMAIS VOYAGÉ, POÈMES
D'Emmanuel Godo, Gallimard, 158p., 16,50 €.